

Centre régional du Livre de Franche-Comté
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon
Tél : 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRe

FESTIVAL « LES PETITES FUGUES »
Du 16 au 28 novembre 2015

Julien Bouissoux



L'auteur :

Né en Auvergne en 1975, Julien Bouissoux a vécu en France (Le Mans, Rennes), à l'étranger (Londres, Toronto, Budapest) et vit aujourd'hui en Suisse. Il est l'auteur de plusieurs romans et co-scénariste du film *Les Grandes Ondes (à l'ouest)* de Lionel Baier (2014). En 2014, il a reçu le prix de la Fondation suisse Édouard et Maurice Sandoz.

Bibliographie :

- ◆ *Une autre vie parfaite*, Éditions L'Âge d'Homme, 2014.
- ◆ *Voyager léger*, Éditions de l'Olivier, 2008.
- ◆ *Une Odyssée*, Éditions de l'Olivier, 2006.
- ◆ *Juste avant la frontière*, Éditions de l'Olivier, 2004 (rééd. Pocket, 2005).
- ◆ *La Chute du sac en plastique*, Éditions du Rouergue, 2003 (rééd. Pocket, 2004 / épuisé).
- ◆ *Fruit rouge*, Éditions du Rouergue, 2002 (rééd. Pocket, 2003 / épuisé).

Présentation sélective des livres :

◆ *Une autre vie parfaite*, Éditions L'Âge d'Homme, 2014.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« Nos vies se résument soit à rien soit à quelques fulgurances. » Le ton de ces neuf nouvelles est donné dès la première ligne. Direct, tendre, incisif, Julien Bouissoux nous précipite dans la vie de ses personnages à un moment charnière où tout part à la renverse, saisissant cet instant où les failles apparaissent et où, par les craquements, se révèlent les contours d'une autre vie.

Presse :

Article paru sur le site « viceversalitterature.ch » le 12 novembre 2014, par Romain Buffat.

« Nos vies se résument soit à rien soit à quelques fulgurances. » C'est ainsi que s'ouvre le très beau recueil de nouvelles de Julien Bouissoux, Français établi à Berne, co-scénariste pour *Les Grandes Ondes (à l'ouest)* de Lionel Baier et auteur de romans dont *Juste avant la frontière* (Ed. l'Olivier, 2004) et *Voyager léger* (Ed. l'Olivier, 2008). Les personnages des neuf nouvelles recherchent, regrettent ou espèrent « une autre vie parfaite ». Dans une langue précise, tranchante et sans scories, l'auteur s'attache à faire ressortir les quelques moments décisifs qui surgissent d'existences ordinaires. Des instants vifs et éblouissants qui parfois n'existent qu'au conditionnel et esquissent les contours d'un monde différent comme dans « Robert Lamoureux est mort » où le narrateur végète devant sa PlayStation en attendant la probable fermeture de l'entreprise qui l'emploie :

Dans une autre vie, je ferais plein de choses productives, du bricolage, je paierais mes factures en avance, j'appellerais la baby-sitter pour savoir si c'est bien elle que j'ai vue bourrée sur la place des Quinconces...

Dans « Faut qu'on discute », le narrateur, Boris, étouffe aux côtés de sa compagne Sonia, s'ennuie à mourir lors d'un repas chez des amis. Il voudrait faire « un truc à quatre » ou jouer lui aussi à la PlayStation, n'importe quoi qui rompe avec son quotidien et son couple. Il est d'ailleurs beaucoup question de jeux vidéo dans ce livre. Un tiers des nouvelles en fait mention. Le virtuel apparaît comme une issue possible à l'ennui d'une existence terne et insignifiante. La nouvelle qui creuse le plus ce motif, c'est « Port Arica ». Sans jamais juger la pratique des jeux vidéo – dont certains ne cessent de nous marteler qu'elle est la cause de bien des maux de notre société –, Bouissoux réussit quelque chose de très fort : il décrit la partie en réseau de deux frères qui vivent loin l'un de l'autre. La langue qu'il emploie colle parfaitement au propos. Dès le début de la nouvelle, sans que soit révélé au lecteur qu'il suit un personnage virtuel, quelque chose dans la langue et dans le dispositif narratif détonne pour procurer au lecteur un sentiment d'étrangeté :

Il fait toujours beau. C'est ça le désert. Jamais une goutte de pluie, jamais un nuage, à peine le vent qui vient du rivage et ces bruits indistincts auxquels on s'habitue. Comme un réflexe : j'avance. Je me baisse. Je longe les carcasses de voitures à moitié enfouies dans le sable. J'hésite à traverser la route. Je sprinte jusqu'au bus jaune désossé dont toutes les vitres ont éclaté. De là on voit la bande d'asphalte qui continue jusqu'aux premières fortifications telle une rivière au milieu du relief, une rivière de goudron, de poussières et de débris amoncelés.

Des actions successives, des verbes propres au jargon des jeux vidéos (*avancer, se baisser, sprinter*, qui rappellent les touches directionnelles d'une manette de console), une rivière au milieu du relief... Le lecteur entre dans la peau d'un personnage virtuel, lui-même dirigé par un personnage de fiction, le protagoniste de la nouvelle. Il y a ainsi un double décalage qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler la presque redondance qu'on pressentait dans le titre *Une autre vie parfaite* (la vie parfaite étant toujours une autre vie). Si le virtuel semble le lieu idéal qui annule la distance et réunit les deux frères, il n'en demeure pas moins que, comme dans la réalité, il leur est impossible d'être tout à fait ensemble. Pire encore, le narrateur, seul devant son écran, se retrouve seul aussi dans le jeu :

Je cours à la poursuite de mon frère qui n'est plus qu'un point sur le toit de l'immeuble. Je le supplie de ne pas toucher au dernier objectif. J'entends ok alors salut. Et puis plus rien. Un message apparaît en haut à droite. Son pseudonyme a quitté la partie. Je reste seul, immortel et désœuvré.

Solitude semblable chez la narratrice de « Ma prune », mais stratagème différent pour la déjouer. Elle accumule coupures de journaux, interviews et photos d'un acteur de cinéma, ancien camarade de classe avec qui elle a fait l'amour à dix-sept ans. Depuis ce jour, elle patiente, espère, persuadée qu'une nouvelle vie avec lui l'attend.

Si pour les uns la vie parfaite semble inatteignable, pour d'autres en revanche elle se trouve là, devant eux, l'espace d'un instant. C'est le cas pour le protagoniste de « La tombe de Patrick Roy », de passage dans la ville de son enfance ; il boit une bière, joue au foot et apprend à des jeunes qui traînent près du stade à tirer à la Winchester. C'est le cas aussi pour ce voiturier à qui l'on fait trop confiance et qui décide de partir avec la Mercedes qu'on lui a confiée (« Valet parking »). Mais c'est probablement dans « Janvier » que l'auteur donne à l'un de ses personnages une véritable chance. Janvier travaille dans un bureau situé dans une impasse loin du siège de l'entreprise. Tout laisse penser qu'on a oublié l'existence de ce bureau. Chaque jour donc, Janvier vient sur son lieu de travail, arrose les plantes. Il pourrait très bien ne pas venir, profiter de ce temps libre qui est quand même du temps de travail pour aller faire ses courses, passer chez le coiffeur ou, mieux encore, voyager. Personne n'y verrait rien. Janvier se retrouve donc au carrefour de deux vies : la sienne et l'autre. Il pourrait dire comme Robert Frost, cité en épigraphe : « Two roads diverged in a yellow wood, / And sorry I could not travel both. »

Récent lauréat du Prix de la Fondation Edouard et Maurice Sandoz (FEMS), Julien Bouissoux nous révélera dans un prochain roman laquelle des deux routes empruntera Janvier.

Article paru sur le site « encres-vagabondes.com » le 22 décembre 2014, par Dominique Baillon-Lalande.

Neuf personnages pour autant de nouvelles, huit hommes et une femme, tous autour de la quarantaine, vivant l'expérience d'une crise.

Commençons par elle : la femme vie seule et visiblement s'ennuie. Sa seule distraction est de collectionner tout ce qui paraît sur cet acteur de cinéma avec lequel elle a flirté étant adolescente. Puisque lui est devenu célèbre, alors qu'elle végète lamentablement, elle s'empare de cet épisode de façon obsessionnelle, archivant dans un gros classeur les articles de presse le concernant, les feuilletant régulièrement et avec émotion. Une fan obscure, qui ne manifeste son admiration et sa folie monomaniaque ni auprès de la star, ni auprès de ceux qu'elle côtoie. [...] De la posture et des fanfaronnades car en privé elle se sent pleine de remords et de regrets mais aussi d'espoir : « *Je dois être la seule moche qu'il ait jamais baisée.* » Un signe ? Alors aujourd'hui, sans savoir vraiment pourquoi et sans y croire vraiment, elle l'attend et guette son déclin dans les journaux, blessure qui pourrait l'amener à chercher refuge et consolation dans son passé, et pourquoi pas près d'elle ? De toute façon, elle n'existe que par ce souvenir et cette attente d'une nouvelle vie qui ne saurait être qu'avec lui... (*Ma prunelle*)

Les huit hommes n'ont rien à lui envier dans la solitude et l'ennui.

Dans la première nouvelle, le personnage « *costume, chemise blanche, boutons de manchette* » à bord d'une Audi immatriculée en Suisse, revient, quinze ans après l'avoir quitté, dans le village de son enfance. L'usine à papier est toujours debout dans son jus, des maisons médiocres et tristes ont poussé comme des champignons, mais derrière la vitre, c'est ce paysage de désolation qu'il a fui, avec ses stigmates de misère et de chômage, qui défile. Parvenu devant l'allée qui mène au stade, il ne peut s'empêcher de ralentir et d'observer les arbres qu'il a plantés lors d'un TIG (Travail d'Intérêt Général) effectué pour avoir été pris à tirer au fusil sur des containers. Apercevant à l'entrée du stade des gamins en train de fumer, il s'arrête, les aborde et leur propose des bières. Puis, jouant l'épate, il sort une arme de sa voiture pour leur proposer de dégommer le panneau de signalisation à proximité. Nous n'en saurons pas beaucoup plus sur l'homme mais on sent derrière sa richesse et ses attitudes des relents d'affaires peu claires et dans cet épisode particulier un esprit de revanche sur un passé mal digéré. « *L'essentiel, à partir d'aujourd'hui, c'est de savoir rester en vie* » dira-t-il aux jeunes de façon énigmatique avant de remonter dans sa voiture...

Puis, sous la lumière du projecteur tenu par l'auteur, se retrouve prisonnier l'employé d'une grande entreprise qui a connu restructurations, déménagements successifs et changements d'organigramme. « *Oublié par ses employeurs* », il demeure dans les bureaux désertés avec pour seule compagnie une plante verte en piteux état. Personne pourtant ne s'apercevrait de son absence s'il décidait de s'éclipser mais c'est comme si la paye touchée tous les mois lui créait des obligations morales. Alors l'homme passe le temps en griffonnant des poèmes sur des bouts de papier pour ne pas voir tourner les aiguilles de l'horloge. C'est alors qu'un lundi...

Un autre travaille dans une entreprise moribonde : ils étaient douze en janvier, ils ne sont plus que quatre, redoutant le licenciement inéluctable. Alors, [il rêve] tout haut et une fois rentré chez lui, il se réfugie dans sa Playstation pour oublier. Là, avec son casque sur les oreilles et sa canette de bière à la main, il ne voit et n'entend plus rien de sa petite famille et du monde. C'est alors qu'il apprend...

Comme lui, un autre geek profite régulièrement de l'espace virtuel des jeux pour rejoindre ce frère qu'il ne voit que rarement. Un lien virtuel pour créer ou maintenir artificiellement une complicité. Mais soudain le narrateur, seul devant son écran, se retrouve seul aussi dans le jeu.

Puis c'est celui qui pour vivre n'a trouvé qu'un job de voiturier d'un magasin de sushis, qui décide de partir avec la Mercedes dont on lui a laissé les clefs à la fermeture... Un sportif vieillissant, qui a joué au foot quand il était jeune, croit l'occasion d'être enfin un héros se présenter à lui quand il voit un gamin de cinq ans se mettre à courir vers la mer après une altercation avec sa mère. Devant l'inertie de celle-ci paralysée par la peur et le beau-père à ses côtés physiquement trop diminué pour intervenir, il n'écoute que son courage et se jette à l'eau, un brin satisfait de pouvoir ainsi afficher sa force...

Et Boris qui, lors d'une sortie en couple chez des amis ne supportant plus ni les sarcasmes de sa compagne toujours prompte à le rabaisser ni la platitude de la conversation générale, s' imagine faire « *un truc à quatre* », ou se défouler à la PlayStation, ou n'importe quoi qui pourrait rompre avec ce simulacre de vie sociale. C'est alors qu'en y regardant de plus près, il remarque que la maîtresse de maison...

La nouvelle qui vient clore le recueil, nimbée d'une touche d'optimisme, est la plus proche de l'espoir d'une vie, si ce n'est parfaite, au moins meilleure. Un homme vient d'hériter à la mort de son père. Le patriarche autoritaire et efficace a tout prévu pour ses obsèques : « *Il voulait le curé de Jary, l'église de Condat et être inhumé en Corrèze.* » Fils et père ne se voyaient plus depuis longtemps, problème d'incompatibilité de caractère, au point que devant la maison le fils s'aperçoive : « *Il me manque juste la clé, putain de clé que mon père, même malade, n'a jamais voulu me confier.* » Il est donc surprenant que celui qui n'a que des mauvais souvenirs dans ces lieux, décide de ne pas vendre la maison mais de s'y installer avec sa famille pour en faire l'espace de vie, de liberté et de joie qu'elle n'a jamais été...

Les personnages des ces neuf nouvelles recherchent ou espèrent tous « une autre vie parfaite » ou à défaut un événement qui viendrait interférer dans cette existence où ils s'ennuient. Alors l'auteur les imagine à ce moment précis où, à la faveur de circonstances favorables, apparaît un espoir de changement, se dessine la silhouette d'une vie plus excitante si ce n'est meilleure. L'herbe semble toujours plus verte ailleurs.

Célibataire, divorcé ou en couple, chacun dans ces brèves séquences de vie, se retrouve en fait profondément seul face à la désillusion et à la morosité.

Mais « *nos vies se résument soit à rien soit à quelques fulgurances* » qui apportent un goût nouveau, une brèche dans le quotidien routinier et c'est cette faille chez ses personnages, ce basculement qui laisse entrevoir un avenir différent, qui fait ici sujet.

Dans la plupart de ces nouvelles, dans l'attente de ce bienveillant hasard qui changerait le cours des choses, les personnages se réfugient dans la facilité du jeu vidéo et la fascination du monde virtuel. Un palliatif pour oublier l'insignifiance et la platitude de leur sort autant que la crise économique et existentielle qui, bien que toujours au second plan, finit par donner un contexte général à ces neuf situations saisies entre les doigts habiles de l'écrivain. De quoi oublier le chômage, le vieillissement, les enthousiasmes et les sentiments qui s'érodent au fil du temps, les frustrations et les regrets qui s'installent.

Cela pourrait être d'une banalité à bailler si le talent de l'auteur ne faisait ici toute la différence. Il y a dans ces nouvelles un humour flirtant avec une autodérision et un cynisme assez revigorants, une subtilité et une délicatesse qui donnent de l'épaisseur aux personnages, un goût des chutes surprenantes qui viennent épicer harmonieusement l'ensemble, avec une distance bienvenue pour éveiller l'intérêt et provoquer des sourires.

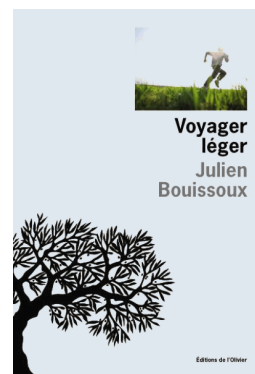
Ces histoires drôles ou absurdes avec leurs personnages ordinaires devenus touchants ou pathétiques, grâce à une empathie simple et chaleureuse qui exclut tout jugement sur ces êtres à notre image, grâce à un style tendre et incisif, à la conjugaison de différents registres de langage (ordinaire, littéraire, ou générationnel avec notamment le vocabulaire spécifique des "gamers" quand il plonge dans le virtuel) et à une parfaite maîtrise du rythme, de la tension entre densité et brièveté, s'imposent et séduisent.

À découvrir.

♦ *Voyager léger*, Éditions de l'Olivier, 2008.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Tristan Poque - alias Samuel T. Elliot, Achille McOnzo, Jorge Bachmann - est un auteur de polars en mal d'inspiration. L'intrigue de son roman n'avance guère, les personnages se dérobent, parasités par ses lectures et ses rencontres. Sa nature le poussant à s'en remettre au hasard, il décide de suivre toutes les routes qui s'offrent à lui, quitte à s'inventer d'autres vies. Pour sortir de l'impasse, Tristan Poque n'est pas à un pseudonyme près.



Adepte, comme son héros, d'une subversion douce de la vie quotidienne, Julien Bouissoux cultive résolument la désinvolture et la légèreté: il a « une manière bien à lui de côtoyer le vide avec la grâce du papillon » (Michel Abescat, *Télérama*).

Presse :

Article paru dans *Le Matricule des Anges* en février 2008, par Anthony Dufraisse.

Un manuscrit qui piétine, la vie de son auteur qui patine... Le cinquième roman de Julien Bouissoux, " *Voyager léger* ", se place sous le signe de la dérision douce.

Ce livre a beau s'intituler *Voyager léger*, il ne s'agit pas d'un guide touristique à l'usage des globe-trotters solitaires. Qu'on ne s'attende pas non plus au récit de quelque excursion buissonnière. Il s'agit d'une image. L'esprit de ce titre est à l'image de la vie du personnage de Julien Bouissoux, le dénommé Tristan Poque, déjà aperçu, on s'en rappelle peut-être, dans *La Chute du sac en plastique*, roman atypique paru en 2003 (éd. du Rouergue). Poque prend toutes choses à la légère, et d'abord sa propre vie, menée au jour le jour, comme elle vient. Il ne s'encombre de rien (le strict nécessaire lui convient) ni de personne (il vit tout seul). Un chèque tous les trois mois, un ou deux cocktails par semaine pendant lesquels il peut picorer quelques petits fours, et zieuter la voisine du 4e en face (à qui d'ailleurs le livre est dédié ?!) semblent lui suffire.

Poque écrit des polars sous pseudos. Notez bien le pluriel. Signant tour à tour *Elliot, McOnzo, Bachmann*, Poque est un peu, si l'on veut, un Pessoa du roman de gare ; il collectionne les identités. S'il recourt à ces noms d'emprunt, ce n'est aucunement par honte, mais parce que l'exotisme du patronyme rapporte davantage et permet d'écouler plus facilement les bouquins. Pas de honte, non, c'est juste affaire de marketing ; il imagine des *" livres pleins de cadavres qui étaient aussi éloignés de la littérature que le trombone d'un quatuor à cordes "* mais sans concevoir apparemment de désarroi. En témoigne cet échange : à une certaine Madeleine qui lui demande s'il est dans la littérature, il répond d'un *" pas vraiment "*. C'est qu'il ne confond pas son *" activité d'écriture à plein temps "* avec *" LA littérature "*. C'est un boulot alimentaire, un *" travail de bureau "*, ni plus ni moins, dans lequel au demeurant il se défend assez bien. La compagnie des espions, des assassins et des macchabées n'est pas pour lui déplaire. À condition d'être inspiré, bien sûr, ce qu'il est généralement. Mais pas cette fois. Pour une fois il y a un os, et ça le ronge. La panne d'inspiration est comme une coupure d'électricité : elle vous plonge dans le noir. C'est dans cet embarras que le lecteur découvre Tristan.

Julien Bouissoux a écrit le roman d'un homme qui se fuit, qui ne se regarde pas franchement en face. Dont la passivité va se changer bientôt en fébrilité. Ce trentenaire habituellement si détaché, sans attachement apparent, se montre en effet de plus en plus préoccupé, non pas tant peut-être par cette impossibilité à boucler son manuscrit, ce passage à vide peut arriver, mais par sa vie qui tourne au ralenti. Comme le manuscrit en suspens, son existence fait du surplace : *" Quelque chose dans ma vie ressemblait de plus en plus à un pneu crevé qu'il fallait regonfler sans cesse sous peine de ne plus pouvoir avancer, mais sans espoir de le réparer "*. Poque se regarde vivre sans s'avouer vraiment que ce manque d'inspiration est un symptôme. La marque d'un malaise, l'amorce d'un mal être.

Bouissoux, d'une séquence l'autre, décrit ce flirt avec la mélancolie qu'une nature déjà indolente attise. Poque est un prisme où se réfractent certainement beaucoup des pensées de l'auteur, à peine plus jeune que son personnage. Comme celui-ci, Julien Bouissoux ne s'appesantit pas sur les sentiments, qu'il suggère seulement, par petites touches, sans insistance, en tirant de-ci de-là quelques cartouches de lucidité. Il tourne, Bouissoux, autour de ce personnage qui tourne en rond. Et la ronde continuerait si Poupou, son meilleur ami, ne l'en sortait de manière imprévue. Il est également écrivain, ce Poupou, d'une autre envergure cependant. Mais ce surclassement n'empêche pas la panne sèche. Lui aussi poireaute au club des bons à rien ; plusieurs manuscrits à rendre, des dettes et pas la moindre inspiration. D'où cette idée qui lui vient, à Poupou, et qui va donner lieu à un deal : *" Tu écris le livre que tu as envie d'écrire, on le donne à mon éditeur en disant que c'est le mien, et moi je t'écris ton roman d'espionnage "*. Plus qu'un deal au vrai : un pacte. Le marché conclu, tout se débloque comme par miracle. Plaisir de la complicité illicite, Tristan se remet à écrire *" avec une énergie et une liberté rarement éprouvées "*. L'entrain succède à l'entrave, et Poque se révèle écrivain vrai. Lui qui croyait *" avoir renoncé à toute ambition littéraire "* c'était donc ça qu'il voulait, écrire vraiment ; ça qu'il rêvait, *" toucher des gens grâce à ce qui chantait au plus profond de lui "*. En quoi Bouissoux nous donne un livre de la renaissance. Un livre dont l'émotion se découvre, dans les dernières pages, à travers une succession d'épiphanie : *" voilà que l'inspiration ne voulait plus m'abandonner "*, s'émerveille Tristan. C'est un livre de la lenteur aussi, sans pathos aucun, désamorcé qu'il est par une dérision douce, probablement le charme premier de ce jeune écrivain. Et c'est peut-être, enfin, un livre qui, derrière l'ironie et la légèreté (un certain fantasque, aussi) est plus sérieux que ce que l'auteur voudrait bien laisser accroire.

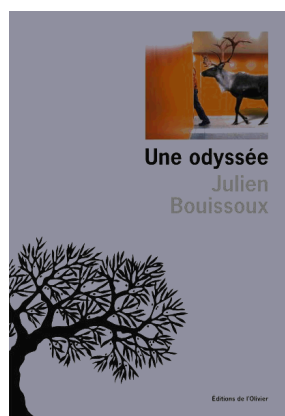
Article paru dans *Télérama* le 8 mars 2008, par Michel Abescat.

On avait savouré la grave légèreté de *La Chute du sac en plastique*, deuxième roman de Julien Bouissoux, cette manière élégante de dire la brièveté de la vie, sa beauté en sursis, sa lenteur éphémère, l'absurdité de vouloir à toute force en contrôler la trajectoire, au risque de passer à côté de ses trésors les plus discrets.

On s'était attaché à son héros, Tristan Poque, alter ego de l'auteur, jeune écrivain novice dont le premier roman était glorieusement passé inaperçu. Cinq ans plus tard, Tristan s'est résigné, « fait » le lecteur pour une petite maison d'édition, écrit des romans policiers destinés aux linéaires des gares et des supermarchés. La mélancolie en bandoulière, il va sa vie où le vent le guide, au hasard des rencontres, au bonheur du temps qui passe, sans jamais rien décider du sens ni du but, choisissant juste un chemin plutôt qu'un autre aux carrefours qui se présentent.

L'essentiel est de ne se charger en aucune manière, de voyager léger, de rester disponible toujours, conscient de la brièveté de l'aventure. Et le charme opère une nouvelle fois. Julien Bouissoux écrit comme il vit, ne s'encombre pas de grandes phrases, séduit par sa grâce désinvolte et son sourire au fond des yeux. Cette façon bien à lui de danser au bord du précipice. « *J'ai rangé mon carnet, attrapé mon sac, puis j'ai pris une route, et rien ne dit qu'elle fût la bonne.* »

♦ *Une Odyssée*, Éditions de l'Olivier, 2006.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Considérant le chaos qu'est devenue sa vie quotidienne depuis qu'un renne égaré en plein centre-ville y a fait irruption, un homme comprend qu'il est temps pour lui de partir, de rendre les clés à son propriétaire et de s'abandonner à la route qui doit les conduire jusqu'à la mer.

Ce conte philosophique en forme d'épopée burlesque raconte l'errance d'un homme dans un monde trop rationnel. Comme *Juste avant la frontière*, ce roman est le livre d'un rôdeur élégant, oscillant entre marche à pied et désertion.

Presse :

Article paru dans *Le Matricule des Anges* en avril 2006, par T.G.

Il faut accepter le loufoque pour entrer dans le quatrième roman de Julien Bouissoux. Rien, ici, ne tente d'accrocher le réel aux phrases qui brodent une fiction inconcevable. Fantaisie légère, presque transparente tant la ligne claire qui la déroule semble fragile, *Une Odyssée* s'apparente plus à la rêverie qu'à l'épopée. Le narrateur est chargé d'émettre chaque jour des milliers de slogans. Il vit à Besançon où un jour, il croise un renne venu du grand nord. Notre homme emmène le cervidé au restaurant, puis l'héberge chez lui où l'affamé animal dévore tout. Ça ne se fait pas de vivre avec un renne. Surtout s'il est un ogre omnivore. Contraint de quitter son domicile, notre héros et son renne mettent le cap vers la mer.

Nous ne sommes là qu'au début d'une longue dérive qui fera franchir l'Atlantique puis tout le continent nord-américain au narrateur. Portée par une prose précautionneuse, l'histoire perd au fil des pages sa pesanteur. Il y a quelque chose de la poésie d'un Prévert dans cet univers suspendu entre enfance et âge adulte, perdu dans le blanc de la page autant que dans celui d'une neige, qui, au final, recouvre tout. Sans être tenu en haleine, le lecteur file au long des deux cents pages du roman comme s'il glissait sur une surface ouatée où émerge parfois une sentence dont les échos lointains laissent imaginer qu'autre chose est dit. Ainsi, lorsque mis en quarantaine dans le navire qui le conduit en Amérique notre héros menacé par des passagers haineux s'en remet à l'autorité du capitaine : " Il convient, dans les temps troublés, de se rattacher à ce qui paraît un peu moins confus même si, parfois, ça porte un uniforme. " Comme les slogans qu'on lui demandait de trouver, l'homme semble avoir atteint sa parfaite désincarnation.

L'odyssée n'est peut-être alors que le récit de sa disparition.

Article paru dans *Télérama* le 25 mars 2006, par Michel Abescat.

Ne comptez surtout pas sur nous pour vous dire le but de cette étrange odyssée. Sachez seulement qu'elle commence un vendredi, par la rencontre entre un jeune homme et un renne, dans les rues de Besançon. Touché par l'évident désarroi de l'animal, le jeune homme l'entraîne dans une brasserie, lui offre un plateau d'huîtres... et se trouve bientôt contraint de quitter la ville avec lui. Pour quelle raison décide-t-on un jour d'aller voir ailleurs ? Pourquoi refuse-t-on brusquement de suivre la route aveuglément, de ne plus « se conformer aux panneaux, aux limitations de vitesse, aux changements de tracés qu'on nous présente comme temporaires mais qui finissent, avec le temps, par devenir un chemin en soi » ? Sans doute suffit-il, pour tenter l'aventure, d'un renne croisé au coin d'une rue. « L'espoir que quelque chose, quelque part, est différent. » Le monde aujourd'hui est tellement organisé, rationnel, balisé. Fini. Après *La Chute du sac en plastique* et *Juste avant la frontière*, Julien Bouissoux poursuit – entre burlesque et poésie – son exploration de ce sentiment flou, de distance, de spleen qu'engendrent nos sociétés au confort bien rangé. Son personnage flirte avec la vie, esquisse quelques pas de danse légère, sans jamais rien serrer, ni étreindre, ni embrasser. Julien Bouissoux l'accompagne, le trait élégant et l'imagination vagabonde, cette manière bien à lui de côtoyer le vide avec la grâce du papillon. « On a beau dire, ce qu'il y a de plus agréable, en voiture, c'est cette impression de voir le paysage qui défile. Le reste (la durée du trajet, la destination, les distances de sécurité) n'a aucune espèce d'importance. »

♦ ***Fruit rouge***, Éditions du Rouergue, 2002.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Fleur attend. Elle attend des journées entières dans les longs couloirs du lycée, pendant que les garçons parlent des seins des filles. Le soir dans son lit, elle attend la nuit. Elle écoute les bruits de la ville au loin, par-delà les pavillons et les murs des jardins. Dans la chambre d'à côté, l'invité fait craquer le plancher sous ses pas. Elle imagine ses gestes précis, des gestes d'adulte, son regard doux. Tout à l'heure, elle frappera à sa porte. Elle entrera. Elle se



rapprochera de ce corps si grand, si différent. Et peu après, quand la maison sera silencieuse, comme une enfant qui découvre le monde en jouant, Fleur refermera sa main autour du sexe de l'homme.

Presse :

Article paru dans *Le Matricule des Anges* dans le numéro de mars-mai 2002, par P.P.

Marie-Madeleine. Un prénom à siroter de l'infusion tiède en s'encanaillant, lors de rares après-midi de frivolités, aux récits des roucoulaudes amoureuses de Thérèse, une amie de théière. Marie-Madeleine aux désirs bridés, à la quarantaine confuse, au corps chaque soir soigneusement replié dans le lit conjugal partagé avec Achille le notaire ; mais Marie-Madeleine toute prête encore à subir l'esclandre du désir. Et puis Fleur. Un prénom à boire jusqu'à plus soif, en toutes saisons, à toute heure. Fleur aux timides attirances, à l'adolescence fluette.

Marie-Madeleine, la mère, et Fleur, la fille, dissimulent leurs pulsions dans la morosité d'un pavillon familial soudain perturbé par l'irruption d'un invité, un médecin accueilli à demeure. Durant dix jours de renaissance, l'une et l'autre accrochent leurs envies secrètes à ce prétexte d'homme – un être banal, sans saveur. Dans un texte à l'écriture retenue, Julien Bouissoux [...] scrute avec acuité l'éveil (Fleur) et le réveil (Marie-Madeleine) des sentiments.

Revue de presse :

En 2014, Julien Bouissoux a reçu le Prix FEMS. Le 23 septembre 2014, la Fondation publie un communiqué de presse annonçant le lauréat.

La Fondation Edouard et Maurice Sandoz, FEMS, a institué en 1996 un Prix de création artistique en mémoire des frères, artistes et mécènes dont elle porte le nom. Ce Prix récompense chaque année un artiste suisse, tour à tour dans le domaine de la sculpture, de la littérature, de la peinture et de la musique. [...]

Pour la dix-huitième édition de son Prix, décerné cette année dans le domaine de la littérature sur le thème «Histoires à raconter», de nombreux écrivains suisses romands se sont manifestés auprès de la Fondation. 88 projets ont été reçus et soumis de manière anonyme à l'attention des jurés invités [...]

Le Jury invité a procédé à une première sélection et retenu cinq projets dont la qualité et l'originalité appelaient une discussion avec leurs auteurs respectifs, Marie-José Imsand, Antonio Albanese, Jérémie Gindre, Julien Bouissoux et «Eugène». A l'issue de ces entretiens personnels, les recommandations du Jury invité ont été soumises à la décision du Jury permanent de la Fondation.

C'est à l'unanimité que le Jury permanent de la Fondation Edouard et Maurice Sandoz a décerné le Prix FEMS 2014 à Julien Bouissoux. Écrivain et scénariste franco-suisse né en 1975, cet auteur vit à Berne et a déjà publié cinq ouvrages, romans et récits, aux Éditions du Rouergue au début des années 2000, puis aux Éditions de l'Olivier pour les trois derniers

parus entre 2004 et 2008. On lui doit en outre une douzaine de scénarios originaux et d'adaptations pour le cinéma. Le Prix FEMS devrait, dit-il, lui permettre de « retourner dans le labyrinthe borgésien de la pure création littéraire ».

Le personnage dont Julien Bouissoux entend raconter l'histoire se nomme *Janvier*. C'est un employé modèle, oublié des sphères dirigeantes de son entreprise « remisé au fond d'une impasse » dans un bureau anonyme. Faute de tâches à accomplir, *Janvier* se trouve ainsi « libéré de toute contrainte, enseveli en quelque sorte par une avalanche de temps libre ». Puisque « presque rien ne s'impose plus à lui, ce Candide moderne en costume cravate va tenter, avec ses moyens, de résoudre une énigme majeure de nos sociétés contemporaines », énigme que l'auteur se garde bien, pour l'instant, de nous dévoiler.

Les jurés invités ont relevé la qualité du style, ainsi que l'originalité et la liberté de ton de l'extrait soumis à leur attention. En observateur attentif de ce qu'il nomme « la tribu humaine », Julien Bouissoux s'abstient de juger notre société mais il entend en explorer certains aspects qui le passionnent, un peu à la façon d'un cinéaste. Il se situe, de son aveu même « davantage dans une approche organique et spontanée de l'écriture que dans une élaboration complexe et par trop cérébrale » de son roman.

Les jurés du Prix FEMS ont particulièrement apprécié le sérieux avec lequel cet auteur, déjà chevronné, entend non seulement mener à terme son manuscrit, mais le conduire ensuite jusqu'au stade de la publication.

Julien Bouissoux dispose désormais d'une année pour mener à bien le projet qui lui a valu d'être distingué. A cet effet, une somme de 100 000 francs suisses, montant annuel du Prix, lui sera remise. En outre, il bénéficiera du suivi attentif des membres des jurys de la Fondation Edouard et Maurice Sandoz, laquelle tient à féliciter tous les écrivains ayant répondu à son appel, et en particulier les finalistes, pour la qualité et le niveau très élevé des projets qui lui ont été soumis.

Entretien de Julien Bouissoux réalisé par Benoît Richard et publié sur le site « benzinemag.net » le 18 septembre 2004.

Jeune auteur d'à peine 30 ans, Julien Bouissoux a vécu successivement à Clermont-Ferrand, Rennes, Paris, Londres, Toronto, Seattle, Budapest, avant de revenir à Paris.

Rencontre au « Livre sur la place » à Nancy avec un auteur discret et charmant à découvrir à travers son troisième roman *Juste avant la frontière* qui paraît aux Éditions de l'Olivier, alors que ses deux précédents ont été réédités en poche.

Benoît Richard : Comment es-tu venu à l'écriture ?

Julien Bouissoux : En fait j'ai commencé à 17 ans à écrire dans l'optique d'un roman, c'était plus des petits fragments d'écriture comme ça. Je pensais que ça allait se raccorder un jour, mais ça s'est pas fait... mas l'envie était là. J'ai persévéré, et au bout du troisième manuscrit ça a commencé à prendre forme et puis voilà... y'a eu *Fruit rouge* et la suite.

B.R. : Tes personnages ont quelque chose de mélancolique, on les sent un peu largués, un peu dépassés par la vie... c'est quelque chose que tu ressens toi aussi ?

J.B. : Oui par moment c'est vrai, et aussi par la force des choses... de ne pas avoir de boulot, de ne pas en chercher...

B.R. : Écrivain est donc ton métier ?

J.B. : Totalement ! J'ai fait mes études, mon service à l'étranger et maintenant je vis de l'écriture... mal certes, mais c'est de ça que j'ai envie de vivre (rires).

Pour en revenir à mes personnages et leur côté mélancolique, on ne peut pas dire que ça soit volontaire, souvent je le découvre seulement à la fin de l'écriture du roman. J'ai une lecture qui est très différente des gens. En fait avant tout j'essaie d'être honnête, de faire des personnages honnêtes, y'a pas ce côté « pipoteur » chez mes personnages. J'essaie d'écrire sans trop réfléchir, à l'instinct. Y'a pas vraiment de profil type, les traits des personnages se dégagent au fur et à mesure que j'écris.

Je pense que de la mélancolie découle parfois la drôlerie. C'est souvent le cas... regarde chez Chaplin par exemple, son cinéma est drôle et mélancolique à la fois.

B.R. : Tu dis dans *Juste avant la frontière* : « *Il y a des villes où on peut commencer quelque chose, d'autres où refaire sa vie, et plein d'autres pour la finir. Sûrement Paris c'est tout ça à la fois.* »

J.B. : Paris n'est pas une ville qui me fascine. En fait à Paris on apprend tout sauf l'humilité. J'habite Paris depuis 3 ans parce que j'y ai un point de chute... mais plus ça va moins je m'y sens bien. Cette ville, plutôt que de stimuler mon écriture, la stérilise. Mais bon j'arrive à créer ma petite bulle malgré tout, à me préserver. Paris est une ville qui exclue, je trouve, les ouvriers ont quasiment disparus, y'a de moins de moins de mixité, de mélange. Et le coût de la vie, le prix des loyers fait que Paris devient une ville qui chasse ceux qui ont des moyens limités.

B.R. : Tu dis aussi : « *Je rêve encore de changer les choses à l'intérieur et à l'extérieur de moi.* »

J.B. : J'aimerais par exemple que dans les salons du livre comme ici à Nancy, les gens ne soient pas effrayés par les romans qu'ils voient sur les tables, qu'il y ait plus d'échanges, de contact entre les écrivains et les lecteurs. Les rapports deviennent de plus en plus biaisés, je trouve, on se préserve de tout, on s'assure pour tout... les gens ne veulent plus prendre de risques... oui c'est vrai, tout ça j'aimerais que ça change un peu, que les gens arrivent à la table et sourient simplement (sourire).

B.R. : Y a t-il des fils conducteurs entre tes trois romans ?

J.B. : Non pas vraiment... En fait comme je l'ai dit tout à l'heure, je veux que chaque personnage soit honnête. C'est quelque chose auquel je tiens beaucoup. Tu vois dans la vie si quelqu'un te dis « j'aime pas ton livre », qu'il te le dise franchement sans tourner autour du pot. Donc oui, peut-être retrouve t-on dans chacun de mes livres une forme d'honnêteté... au sens chrétien du terme presque, d'honnêteté intellectuelle envers soi.

B.R. : Qu'est ce que tu pourrais faire si tu n'écrivais pas de livres ?

J.B. : Euh, je sais pas... jardinier, diplomate, scientifique, chercheur au CNRS... être payé et faire un peu ce que je veux, je sais que c'est sans doute caricatural et réducteur... mais oui, avoir une grande liberté dans mon travail, être détaché des contingences matérielles. Et finalement écrivain correspond bien à ça.

B.R. : Pour terminer, dernier disque acheté :

J.B. : Le Murat, *A bird on a poire*... sinon il y a quelques temps, mon concierge a mis la main sur des vieux vinyles dans une cave laissés là par un ancien propriétaire, une sorte de discothèque idéale... j'ai découvert des tas de disques de jazz et de classique... c'est vraiment bien de découvrir des choses comme ça par hasard.

B.R. : Dernier livre lu :

J.B. : Karine Reyssset, *En douce* : c'est une belle écriture.

B.R. : Dernier film vu :

J.B. : *Exils* de Tony Gatlif ; j'y allais un peu à reculons, mais j'ai été très surpris, [c'est] un film que j'ai trouvé très fort, très visuel, [avec] des cadrages très beaux.